

—Où irons-nous, alors ?

—Remarquez, messieurs, que les rochers en amont et en aval de la rivière se rapprochent et enferment cette plaine comme un bassin. Quand on traverse ce défilé, les rochers s'écartent de nouveau et forment d'autres bassins dont le sol, formé par les alluvions, renferme aussi plus ou moins d'or. Nous serons obligés de monter plus haut vers la rivière, jusqu'à ce que nous rencontrions un endroit favorable qui ne soit pas encore pris. Je crois que nous pourrions réussir en nous éloignant d'une lieue ou deux de cette vallée. La, nous trouverons le *placer* qui m'a été désigné par le Français que nous avons rencontré en route. Ce que nous avons de mieux à faire c'est de dresser ici nos tentes jusqu'à demain matin.

—Ici, sur la montagne ? murmura Donat. Pourquoi pas en bas, près des autres ? Oh ! j'ai envie de dormir sur l'or !

—Nous ne trouverons probablement pas de place libre, en bas. Le bois y sera très-rare et notre mulet n'y trouvera pas de nourriture. Pourquoi descendre, quand demain nous serions obligés de gravir de nouveau cette montagne pour reprendre notre route ?

—Pourtant je voudrais bien aller voir ce qui se passe dans les placers, dit Roozeman. Voici mon projet : Nous tirerons au sort. Deux d'entre nous resteront ici, pour dresser la tente et garder les bagages et les instruments. Les quatre autres pourront aller aux placers et aux *stores*. Ici, il n'y a pas tant à craindre, surtout quand on n'a pas d'or.

On adopta la proposition. Creps et le matelot furent désignés par le sort pour rester. Les autres se hâtèrent de jeter leurs havresacs, donnèrent leurs fusils à garder à leurs camarades et tâchèrent de trouver un endroit par où ils puissent gagner la vallée.

—Je vois, là-bas, dit le Bruxellois, une crevasse profonde qui a été pratiquée dans les rochers jusqu'au sol de la vallée, par les inondations de la saison des pluies. Nous descendrons dans la plaine le long du lit de cette cascade. Nous avons le temps et nous ne devons pas nous presser.

Ils suivirent pendant quelque temps le bord des rochers ; puis ils furent obligés de retourner assez loin sur leurs pas pour chercher le commencement du lit du torrent. Quand ils l'eurent trouvé, ils descendirent une montagne rapide, où l'on risquait à chaque moment de se rompre le cou.

Cependant, ils atteignirent enfin le vallon et continuèrent lentement leur route.

En passant devant un puits abandonné, le baron ramassa une poignée de terre, et, l'ayant examinée, il s'écria avec stupéfaction :

—De l'or ! je vois de l'or !

—De l'or ? Oh ! laissez voir ! s'écria Kwik la poitrine haletante. C'est vrai, de l'or ! de l'or ! Cela brille parmi le sable.

—Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? demanda Victor.

—En effet, ajouta Donat, puisqu'on y ramasse l'or avec la main.

—Ce trou se trouve dans le claim des hommes qui sont occupés devant nous à laver la terre dans l'eau, dit Pardoës. Ils ne nous permettraient pas de travailler ici.

Écoutez, ils crient que nous devons partir. Allons, venez, ne perdons pas notre temps, messieurs. Ce que le baron a là dans la main, c'est du sable qui a déjà été lavé. De semblables paillettes ne signifient rien. L'or est presque mélangé partout avec la terre ; mais la difficulté consiste à trouver un endroit où le sable contienne assez d'or pour donner un bon salaire.

Ils avancèrent en causant jusqu'à la rivière et restèrent à regarder pendant quelque temps quatre hommes qui étaient occupés à secouer une grande claie pleine de terre aurifère, pendant que deux autres y versaient continuellement de l'eau.

Lorsqu'enfin on ouvrit la claie pour en ôter l'or lavé, Donat recula stupéfait :

—Bonté du ciel, s'écria-t-il, c'est tout or là dedans ! Jusqu'ici, j'ai toujours cru que nous avions été trompés ; mais maintenant il faut bien croire ce que je vois de mes propres yeux... Ah ! ah ! Anneken, un sac à froment, un château, hurra ! hurra !

Et il fit quelques folles cabrioles et se mit à bruyante des mains avec une joie aussi bruyante que s'il eut déjà possédé les trésors rêvés. Les chercheurs d'or le regardèrent avec un sourire légèrement railleur, mais sans interrompre leur rude travail.

Une expression joyeuse parut pour la première fois sur le visage du baron, dont les yeux étincelaient.

—Ces hommes, en effet, ne sont pas tout à fait malheureux, dit Pardoës ; mais ne vous trompez cependant pas sur la quantité d'or que vous avez vu briller dans la claie. Ce qui a rendu Donat à moitié fou peut avoir une valeur de quinze à vingt dollars ; pas davantage. C'est le fruit de presque toute une demi-journée de travail. Ils sont cinq. Donc, pour chacun à peu près quatre dollars.

Le baron hocha la tête avec une amère déception et retomba dans son mutisme habituel. Cependant, l'or qu'il voyait briller à chaque pas exerça une influence étonnante sur son esprit ; enfin, animé par un espoir mystérieux, il sembla plus gai et plus communicatif.

Nos amis se promenèrent pendant quelque temps de tous côtés entre des gens qui étaient occupés à creuser et à laver l'or. Le Bruxellois interpella tantôt l'un, tantôt l'autre, et demanda des explications sur la possibilité de trouver encore un claim libre dans cette vallée. Et il acquit la conviction qu'il ne leur restait plus qu'à remonter la rivière.

Quelques hommes qui paraissaient trouver beaucoup d'or, voulaient vendre leur claim pour mille dollars ; mais comme Pardoës et ses amis ne possédaient à eux trois que quinze dollars, ils durent naturellement refuser cette offre, quelque avantageuse qu'elle semblât.

Ils arrivèrent aux *stores* et regardèrent pendant un instant, loin de la cohue, la population bizarre qui s'agitait dans tous les sens. Tous étaient très-salles ; leurs barbes qu'ils ne rasaient ni ne peignaient jamais, cachaient presque entièrement leurs figures, et leurs longs cheveux tombaient sur leurs épaules en boucles épaisses et pleines de terre. La plupart portaient pour tout vé-

tement une chemise de flanelle rouge ou bleue et un pantalon bouclé sur les reins par une courroie. Quelques-uns avaient de grandes bottes, d'autres de grands souliers, beaucoup couraient nu-pieds. Mais ce qui ne manquait à personne, c'était la ceinture avec un ou deux revolvers ou, du moins, avec un grand couteau.

Si l'extérieur de ces hommes était peu séduisant, leurs manières et leurs paroles étaient encore plus repoussantes ; ils juraient horriblement et échangeaient des plaisanteries grossières et des mots ignobles qui attirèrent un sourire de mépris sur les lèvres du baron et firent frissonner Victor de dégoût. Il était aisé de voir que la plupart de ces gens étaient échauffés par la boisson ; on en remarquait même qui avaient tellement perdu la conscience d'eux-mêmes, qu'il laissaient leurs jambes balayer la terre, pendant qu'ils étaient moitié traînés par leurs amis. Ici, on entendait des malédictions ; là, étincelaient les couteaux menaçants ; plus loin encore, le bruit du revolver annonçait peut-être un double assassinat ; mais personne ne tournait la tête, et tous se promenaient sans s'inquiéter de ce que faisaient les autres.

—Fortune aveugle ! grommela le baron avec dégoût, elle distribuera ses faveurs à cette ignoble race de gueux.

—Vertudieu ! s'écria Kwik, si je ne savais pas où je suis, je croirais que nous sommes en enfer ! Quel tas de diables ! Les gens de San-Francisco sont des anges en comparaison de ceux-ci ! Dis, Pardoës, si nous partions d'ici ? Il n'y fait pas bon, et je voudrais vivre assez longtemps pour chercher beaucoup d'or...

—As-tu encore peur ? dit le Bruxellois en riant. Je croyais que tu n'avais peur que des revenants.

—Eh bien, eh bien, il ne faudrait, pardieu, pas de grands efforts pour prendre ces horribles ribauds pour des revenants.

—Je crois, ami Pardoës, que Kwik a raison, dit Victor. Je sens également peu d'envie de me mêler à cette foule de gens grossiers.

—Bah ! bah ! dit le baron, il nous faut voir ce qui se passe dans les *stores*. C'est peut-être dangereux ; mais, si c'est nécessaire, nous jouerons du revolver et nous abattons, pour les saluer, deux ou trois de ces sales coquins.

—Oui, c'est bon, baron, grommela Donat, chacun pour soi. C'est pour moi vouloir pas mort encore.

—Venez et ayez confiance dans mon expérience, dit le Bruxellois en s'approchant d'une boutique. Ne parlez à personne, ne vous mêlez de rien et faites comme les autres ; cela veut dire : passez votre chemin sans vous détourner.

Ils se trouvaient près de la boutique d'un changeur. C'était une tente en toile, ouverte par devant. À l'entrée était une table en bois, faite de planches grossières et reposant sur deux troncs d'arbre, dont on n'avait pas encore enlevé l'écorce verte. Une balance, quelques petits tas de dollars ou de piastres, trois grandes pépites, un peu de poussière d'or, une feuille de papier blanc et deux revolvers étaient tout ce que l'on remarquait sur la table.